

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Oswald MATHEY

Hommage au Collège (lettre)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1899, tome 1, p. 84-91

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

ST-MAURICE, LE...

Chers Parents,

Je réponds sans nul doute à la plus pressante de vos préoccupations en vous annonçant la fortune de l'article additionnel que j'avais désiré, au profit des fumeurs, voir introduire dans le Règlement. Des collègues modèles l'admettent sans aucune restriction. A St-Maurice, où l'on est moins large, un remaniement sérieux lui a fait perdre, avec son allure militaire, les trois quarts de sa portée. Ce qu'il en reste fait notre bonheur. Pour ne l'avoir pas rejeté complètement, nos supérieurs ont bien mérité de la jeunesse. Désireux de leur témoigner ma reconnaissance, je vous supplie, chers Parents, de ne pas les tourmenter afin d'obtenir de plus grandes concessions. Cela doit vous coûter, mais faites ce sacrifice à la prière d'un fils qui ne distingua jamais entre vos désirs et vos ordres.....

Vous pensez bien que ma plaidoirie de septembre n'est pour rien dans ce beau résultat. Les solides raisons, dont j'étayais ma thèse, propre, il faut l'avouer à porter la conviction dans tout esprit juste et sincère, trouvaient la cause déjà tranchée en notre faveur. Voici comment et pourquoi.

Au pensionnat, nous sommes tellement nombreux cette année que l'on ne pouvait conserver les anciens cadres. Ils auraient éclaté : Le Roi d'accord avec le

ministère, s'est vu contraint de former une troisième division, qui comprend les « Lycéens. » Le petit saint du Chroniqueur rapporte que l'Opposition même se tut devant la nécessité de cette mesure. — Il y a dans tous les collèges une opposition. Cela tient à la fameuse hérésie, malheureusement assez bien accréditée, d'après laquelle il ne faudrait pas *trop accorder* aux jeunes gens. *Anathema sit !* —

Le bataillon sacré se compose de barbus. Il est naturel qu'on ne les tienne pas comme on tenait, il y a huit ans, ces mêmes barbus, alors sans barbe. Aussi, pendant les promenades du dimanche et du jeudi, leur permet-on *parfois* de transformer le tabac solide en tabac vapeur.

Quand, de mon gentil cigare bien sec et bien doré, je tire, pour les envoyer vers le ciel, de grosses et tourbillonnantes bouffées de fumée, j'ai conscience que je remplis un devoir social. Le 13 novembre, chacun le sait, une comète en feu doit heurter notre globe. En présence d'une pareille éventualité, n'appartient-il pas à tout homme instruit dans les sciences physiques de renforcer la couche de nuages qui sera notre seule protectrice au jour de la cuisson universelle ? Un gouvernement, soucieux du bien-être de ses administrés, devrait imposer à chaque citoyen la production, par semaine, d'une quantité fixe de fumée.

La jolie plante de Tabago rend donc le fumeur utile à toute l'humanité. Elle a de plus, pour son amant, une propriété très précieuse, puisqu'elle lui conserve ses dents... Les esprits raffinés trouveront cela prosaïque. J'admets que la considération précédente est d'un ordre plus relevé. Mais un directeur de pensionnat doit tenir compte de tout.

Si quelque étranger, lisant par dessus votre épaule, riait de mes raisons, et vous disait que nous ne sommes pas assez tenus pour des gars de vingt à vingt cinq ans, priez le de venir passer un trimestre avec nous. En sortant il parlera d'autre chose, j'en réponds.

Ici, du reste, comme partout ailleurs et plus encore peut-être, il faut garder un juste milieu. La licence fait du jeune homme un énergumène impatient des jougs les plus sacrés ; la sévérité outrée en fait une espèce d'animal domestique craintif, souvent faux et mauvais. J'ai vu les glorieux produits d'une éducation ou trop serrée ou trop libre : je mets entr'eux la distance qu'il y a de la corruption hypocrite à la franche corruption.

Ce n'est pas ainsi qu'on procède à l'Abbaye. Une douce bonté tempère ce qu'il faut de vigueur pour contenir nos inclinations vicieuses et nous former à la vertu. Le ton paternel du commandement et des réprimandes, la portée religieuse des conseils, les degrés différents de liberté dont jouissent les petits, les moyens et les grands, tout cela donne à notre pensionnat quelque chose de « familial » qui le distingue nettement de la caserne, idéal des collèges modernes. Nos supérieurs s'efforcent toujours davantage de prendre les élèves par le sentiment de l'honneur et du devoir, qui les grandit et les rend hommes. Si les inspecteurs ne deviennent pas inutiles, leur charge du moins et beaucoup allégée. Déjà commence à disparaître leur analogie avec ces épouvantails placés aux champs, pour effrayer les moineaux. Ils ne sont plus des gendarmes dont on se méfie, mais des prêtres qu'on entoure d'une respectueuse affection. Lorsqu'ils faisaient leurs

dernières classes nous déclinions «rosa, la rose.» C'est un souvenir qui nous rapproche d'eux. Plus avancés que nous dans leurs études, connaissant mieux les dangers de la vie et le moyen d'en sortir vainqueurs, ils ont une conversation pleine d'agréables enseignements. Quand je songe à cette source de pures jouissances et de force, dont les calomnies et le mauvais esprit d'orgueilleux imbéciles nous ont privés pendant de longues années, j'éprouve un désir de vengeance, que j'ai peine à maîtriser. Il faut longtemps pour s'arracher aux préjugés que l'enfance accepte sans contrôle, mais, dès que l'esprit acquiert assez d'indépendance pour le faire, c'est un vrai plaisir que de rendre un public hommage aux personnes et aux choses méconnues. Ainsi je vous permets, chers Parents, de publier partout qu'à mes yeux

« Un inspecteur n'est pas ce qu'un vain peuple pense. »

Vous croirez facilement qu'on rentre avec plaisir dans un collège, où les inspecteurs mêmes sont aimés. Quel entrain régnait sur le quai de St-Maurice, le 26, à l'arrivée de chaque nouveau bataillon ! Les wagons sont assaillis : à peine peut-on descendre. On s'appelle, on crie, on chante, on rit. Les plus tendres s'embrassent, les autres se donnent d'énergiques poignées de main. J'ai cru remarquer que les élèves des classes latines étaient plus affectueux que les autres ; à preuve que les deux grandes rivales, la Physique et la Philosophie, se sont ouvertement frotté la barbe. Les démonstrations d'amitié terminées, de bruyantes escouades envahissent les paisibles rues de la ville, que d'intelligentes améliorations ont transformée

pendant notre absence. On a changé le pavé et établi un système de deux poulies fixes, pour faciliter au sergent de police l'allumage des réverbères ou des lanternes (pardon du mot, c'est ainsi qu'on les appelle.)

A peine rentrés à l'abbaye, nous courons à nos anciens maîtres; puis, partagés entre la crainte et l'espérance, nous nous approchons du «nouveau». On le dévisage avec attention pour deviner son humeur et avoir un avant-goût de la manière dont on passera l'année. En ce qui me concerne, j'ai lieu d'être satisfait de cet examen. Après avoir observé pendant quelques instants M. de... je résumai mon impression, en murmurant tout bas : « travail joyeux Et je ne me suis pas trompé !

Vient ensuite la visite des lieux.

C'est la chapelle, discrète confidente des généreuses résolutions Elle m'a bien manqué pendant les vacances. J'y retrouve avec plaisir la grande image de N. D. du Bon-Conseil, une fière Dame, allez ! Je n'ai pas encore fait de bêtises qu'elle n'ait pu réparer. Dans une courte prière, je lui dis ma joie de la revoir, comme le Bagnard qui, sur le point de partir en Amérique, vint à l'église faire ses adieux et s'écria en avisant le tabernacle : « *Pouro bon Diu, porta vo ben ! on sa tè sè on sè reverè ?* Je lui recommande mes travaux futurs et je la quitte en promettant de revenir.

C'est la classe, ma gentille salle de philosophie. Un fusain, œuvre du professeur, représente St-Thomas et domine la chaire. Le Docteur étend la main comme pour sanctionner à nos yeux l'enseignement que M.

de Courten y donne. Les petits bancs, à deux places, sont vides ; ils paraissent ruminer ce qu'ils ont entendu l'année dernière. En un clin d'oeil, mon imagination a repeuplé cette solitude : là se trouvait Julien ici Joseph, plus loin les deux Charles, dont l'un nous a quitté. Qu'au fond de la Germanie, les *Échos* t'apportent, cher Ami, l'expression de nos regrets !

Ma lettre est si longue déjà, que je ne puis vous parler du local de cette année . Je l'aime, parce que, de sa fenêtre, j'aperçois le château de la Bâtiaz... .. Il est, d'ailleurs, le sanctuaire de divinités plus rébarbatives de loin que de près : la physique et la chimie sont très intéressantes ; on a calomnié la trigonométrie.

Me voilà plongé dans la science. L'orgueil est son péché Ne craignez pas cependant que je verse de ce côté là. Par orgueil, me semble-t-il, on devrait s'abstenir de l'orgueil. L'humiliation le punit toujours. Ainsi les théories inventées par des savants qui se félicitaient de leur esprit perspicace, deviennent ridicule dès qu'elles sont remplacées par d'autres théories, dont le tour viendra peut être aussi. Les anciens physiciens, pour expliquer l'ascension de l'eau dans des tubes privés d'air, avaient trouvé que *la nature a horreur du vide*. Mais l'eau ne s'élevait que jusqu'à 10^m33, de sorte que la nature a horreur du vide jusqu'à 10^m33.

« *Paulo majora canamus* » comme disait une épreuve de M. Blanc, trouvée par moi à l'imprimerie. Le cinq octobre la Société helvétique avait sa réunion annuelle au théâtre de St-Maurice. Les classes supérieures y assistèrent ; elles en furent enchantées. Le talent des auteurs ou orateurs, l'heureux choix des sujets étaient ce qu'on pouvait demander de plus intéressants. L'un des membres, M. Bise, recteur ds l'Université de Fribourg, s'est plus spécialement adressé

aux étudiants. Avec une élévation de vues, et un ton de chaude conviction, qui, dès ses premières paroles, firent passer dans nos cheveux le délicieux frisson de l'enthousiasme, il réfuta l'objection trop répandue que l'Université *catholique* n'a pas sa raison d'être.

« La science n'est d'aucune confession » dit-on. Il prouva que nos ennemis s'efforçaient de contraindre chaque branche des connaissances humaines à venir déposer contre la foi, et qu'ainsi l'Université *catholique*, non seulement se justifie, mais devient nécessaire. Nos applaudissements répétés ont assez témoigné à l'auteur qu'il nous avait parfaitement convaincus. Oui, nous irons dans les Universités *catholiques* établir les inébranlables fondements de nos croyances. Avec cette sérieuse connaissance des principes, nous voudrions acquérir un peu d'esprit d'initiative ; nous voudrions sortir de notre patriotique apathie, pour entrer résolument dans le beau mouvement de rénovation religieuse, qui se poursuit en Europe depuis un siècle. L'immobilité forcée nous tue. Nous sommes jeunes et la jeunesse brûle de se dévouer. Qu'on lui donne une cause digne de ses élans : elle grandira avec l'objet de son amour, et, sans compter, se dépensera pour lui. Si rien de noble, au contraire, ne fait battre son cœur, ses ardeurs retomberont sur elle-même, dans un honteux égoïsme, pour la dégrader et la flétrir. Nous avons connu l'Eglise et nous voulons l'aimer. Mais un amour platonique ne nous suffit pas. Nous sommes las de voir avec quelle indifférence on écoute et défend cette mère. Mieux vaut agir, pensons-nous, pour empêcher le mal, que de le laisser s'accomplir et de se montrer ensuite admirables en gémissements.

Me voilà de nouveau en train de *plaidoyer* : Serais-je

appelé à devenir avocat ?... — D'aucuns le disent, chez nous, où tout le monde sait ce que je veux faire, excepté moi. — Mais funèbre, le deviens à coup sûr. Jamais encore vous n'avez reçu de votre étourdi une lettre si sérieuse. Voyez-vous, mes chers Parents, c'est bon à dire dans le Journal qu'on a vingt ans, mais, entre nous, je suis toujours votre petit, ..., qui s'ennuie loin de la maison. De plus les lettres touchantes d'un ami, que Dieu vient de frapper en ses plus saintes affections, ont emporté ma gaieté. Comme je ne suis pas de ceux dont l'esprit peut chanter quand le cœur souffre, je vous ai fait cette longue et morne épistole que vous aurez bien la bonté de pardonner à

Votre plus aimant qu'aimable physicien.

O.MATHEY